

Les Rencontres de folklore ont fait danser les oiseaux de nuit dans un centre commercial

# Quand le supermarché devient disco

« NICOLAS MARADAN

**Fribourg** » Quelques doigts audacieux sur des reins bouillonnants, un déhanché sensuel à faire rosir le mannequin blafard d'une enseigne de prêt-à-porter voisine. Jamais l'ingénue silhouette de plastique n'avait vu un tel spectacle: jeudi soir, à l'affiche des Rencontres de folklore internationales (RFI), le hall central de Fribourg Centre a été transformé en discothèque géante à la gloire des rythmes latinos.

**«On a essayé de suivre, mais ça va trop vite pour nous»**

Une participante

Dès 20 h, cours de salsa. Entre le rayon légumes et le magasin de disques encore emplis de quelques clients étonnés ondulent des dizaines de bras et de jambes dont on ne sait plus très bien lesquels appartiennent à qui. Sur l'estrade, un danseur donne l'exemple et le tempo, chemise ouverte laissant paraître les reflets criards d'une chaîne en or et d'une musculature semblant elle aussi taillée dans le métal.

**Jusqu'à 1 h du matin**

Attentive, la foule reproduit laborieusement chaque mouvement. «On a essayé de suivre, mais ça va trop vite pour nous. Du coup, on a préféré aller boire un verre», souffle une curieuse au bord de la piste de danse, admirant les corps qui s'agitent. Au bar, beaucoup privilégient l'eau qui pique à la mousse qui étourdit. Il s'agit de rester en forme jusqu'à une heure du matin, délai annoncé pour la fermeture de ce véritable temple de la consommation modérée.



Des centaines de personnes ont dansé la salsa dans le hall central de Fribourg Centre. Vincent Murith

## DES SYNERGIES POSSIBLES ENTRE DANSE ET EMPLÉTTES

Pour la première fois cette année, les Rencontres de folklore internationales (RFI) délocalisent une partie de leurs activités dans le hall central de Fribourg Centre. Ateliers de danse pendant la journée, discothèque géante pendant la soirée: une manière de concilier emplettes effrénées et rythmes endiables. «Fribourg Centre est l'un de nos sponsors. Notre but est d'augmenter les collaborations avec des acteurs économiques fribourgeois pour l'organisation d'événements. Cela permet d'offrir des contreparties et de la visibilité aux sponsors», explique Jean-Pierre Gauch, président des RFI, précisant que le but n'est pas de faire office de produit d'ap-

pel pour les différents magasins du centre commercial. «De par notre situation géographique centrale, il est important pour nous de participer aux événements qui se déroulent au centre-ville. Notamment aux événements culturels, et pas seulement commerciaux», observe pour sa part José Gomez, directeur de Fribourg Centre. Pour l'heure, difficile de savoir si la présence des danseurs folkloriques a une influence sur la fréquentation des commerces. «Le but serait de voir si on arrive ainsi à garder les clients un peu plus longtemps ou même à faire venir des gens au centre commercial», note encore José Gomez. NM

Enfin, le clou du spectacle. La troupe de danseurs brésiliens invitée par le festival envahit la piste. Messieurs en canotiers et tenues claires. Mesdames en robes moulantes aux couleurs du drapeau national. Les pieds et les mains s'envolent dans tous les sens. Quelques intenses minutes d'une chorégraphie très années folles qui s'achève sous les applaudissements ébahis.

Et les badauds se remettent à danser. «Allez, la piste vous appartient», crie un grand baléze dans son micro, histoire de couvrir les sonorités féroces de

quelques rythmes afro-house. La foule est compacte, sûrement pas très loin de la limite légale des 540 personnes autorisées exceptionnellement dans le centre commercial durant la nuit.

Sur la piste, un gamin déambule à hauteur d'escarpins, parant les coups de genoux effrénés avec son ours en peluche. Un peu plus loin, une octogénaire en robe à motifs demande où elle peut se procurer un mojito. Malgré le jour qui décline, l'un et l'autre luttent vaillamment contre le sommeil. La nuit n'est de loin pas encore terminée. >>

## CRITIQUE

### Guerre et paix aux Murtenclassics

La pluie a empêché le concert d'ouverture des Murtenclassics de se tenir dans la cour du château de Morat. C'est donc un peu à l'étroit dans l'église allemande que l'oratorio *Nicolas de Flue* d'Arthur Honegger a résonné jeudi soir. Avec ses rythmes martiaux, timbales et caisse claire, l'éclat de ses cuivres, la générosité de ses chœurs, l'oratorio n'a, depuis les premiers rangs en tout cas, pas tout à fait l'espace pour s'épanouir.

D'autant plus que *Nicolas de Flue* – qui inaugure trois semaines de festival consacrées à la Suisse – n'est pas exactement une œuvre religieuse. Elle évoque bien l'humanisme de l'ermite helvète du XV<sup>e</sup> siècle, mais dans le sens d'une héroïsation, à la façon d'une «légende dorée». Même s'il y a quelques moments doux, des mélodies (comme le thème de la solitude) magnifiques, la tonalité de l'oratorio est volontiers glorieuse. La musique est très théâtrale. En ces temps où les guerres font rage, il y a à quelques chose d'étrange à célébrer avec les mots de Denis de Rougemont le faiseur de paix entre villes confédérées et

cantons ruraux. Aujourd'hui, la manière de raconter l'Histoire a changé. L'exaltation du texte laisse un sentiment d'anachronisme, de décalage, face aux actuelles images de douleur.

Si les mots ont peut-être vieilli, la manière dynamique dont ils sont imbriqués à la musique est très vivante et fonctionne toujours. A la tête de l'harmonie fribourgeoise La Concordia, en effectif réduit, Jean-Claude Kolly fait avancer le discours et gère les transitions avec beaucoup de précision. L'orchestre brille à diversifier les couleurs, à marquer les contrastes. En l'absence de voix soliste, c'est un acteur – Yann Pugin, très engagé – qui prend en charge le récit. Les chanteurs du chœur et de la maîtrise Saint-Pierre-aux-Liens de Bulle lui répondent avec intensité. Des voix jeunes, en partie issues de la maîtrise, éclairent les registres aigus. Les chœurs s'en sortent avec brio de cette partition exigeante pour des amateurs. Mais difficile d'éviter la sensation d'application dans les fugues ou les tissures parfois dépassées par la hauteur des notes. >> ELISABETH HAAS

## Une école en métal vogue vers le Népal

**La Tour-de-Trême** » La future école de Leptung, au Népal, est partie hier après midi de l'ancienne halle de l'entreprise R. Morand et Fils SA, à La Tour-de-Trême. Chargées dans quatre containers, ces 30 tonnes de charpente métallique, de tôles et de panneaux sandwich devraient arriver à Katmandou début octobre. Le tout sera assemblé par les villageois et par une dizaine de bénévoles suisses compétents – avis aux volontaires. Dès Noël, ce cadeau devrait ainsi ravir les 340 Népalais de 4 à 17 ans qui se relaieront dans les classes. «Ils le méritent. Le résultat va être fantastique», souriait hier devant la presse l'instigatrice du projet, l'alpiniste Andrea Zimmermann.

Le 25 avril 2015, cette Valaisanne était à deux kilomètres de l'épicentre du séisme de magnitude 7.8. Elle et son mari Norbu Sherpa ont distribué dans l'urgence des tonnes de nourriture et de matériel dans une dizaine de villages. «L'école de Leptung n'était plus qu'un tas de gravats», retrace la jeune femme, qui a par ailleurs mis sur pied le Butterfly Help-Project pour soutenir les veuves et enfants de sherpas.

De retour en Suisse, elle sollicite



Le projet de la Valaisanne Andrea Zimmermann et de son mari Norbu Sherpa a séduit le constructeur gruérien. Vincent Murith

Grégoire Comina, l'un des sponsors de l'expédition qu'elle planifiait avant la catastrophe (l'ascension de l'Everest). L'architecte séduisois dessine les plans, puis pense au métal et à l'entreprise gruérienne pour les concrétiser. «Nous n'avons pas hésité. La montagne fait partie de notre culture d'entreprise. On la doit notamment à Pierre Morand (ancien patron, ndlr) et à ses trois 8000 mètres», explique Gérard Strickler, directeur de la holding

Swiss Construction Partners, qui coiffe Morand.

L'entreprise d'Enney décide de réaliser et de faire don des trois pavillons métalliques: sept classes (100 m<sup>2</sup> au total), une salle des maîtres (28 m<sup>2</sup>) et des sanitaires. Valeur globale: 120 000 francs. «Tous les collaborateurs ont mis la main à la pâte», abonde le directeur opérationnel de Morand, Jean-François Suchet, lui-même alpiniste à ses heures. Triplast, à Payerne, et Cormet, à Steg (VS),

offrent les vitrages, les portes et le traitement des surfaces. Debrunner, à Givisiez, contribue par un don.

Le transport vers Katmandou (26 000 francs), via Rotterdam et Calcutta, est déjà financé. «Reste à trouver 50 000 francs pour les droits de douane et 50 000 francs pour acheter le camion et acheminer les éléments près du village», expliquent Grégoire Comina et le guide de montagne de Zermatt Mario Julen, qui a rejoint le projet. «Chaque franc donné ira là-bas. Tous les acteurs sont bénévoles», insiste ce dernier.

«Nous nous chargerons de la coordination et du suivi», complète Andrea Zimmermann. Cinq classes supplémentaires seront créées avec les matériaux subsistant sur le site. L'alpiniste et entrepreneuse s'attaquera ensuite à deux autres écoles, l'une à Palep (110 enfants), l'autre près de Katmandou (50 élèves). «C'est un combat», confie la Valaisanne, évoquant les conditions d'accès difficiles et surtout l'inertie de l'administration népalaise. Une administration parfois aveugle aux besoins locaux. >> SZ

> fr.butterflyhelpproject.org